

# **VS\_GERICHTE A1 15 32 vom 2. Oktober 2015**

VS Kantonsgericht, 2015-10-02, FR

Quelle: [https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/vs\\_gerichte\\_A1 15 32](https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/vs_gerichte_A1_15_32)

FR: VS\_GERICHTE A1 15 32 du 2 octobre 2015

IT: VS\_GERICHTE A1 15 32 del 2 ottobre 2015

## **Regeste**

A1 15 32 ARRÊT DU 2 OCTOBRE 2015 Tribunal cantonal du Valais Cour de droit public  
Composition : Thomas Brunner, président ; Jean-Bernard Fournier et Christophe Joris, juges ; Ferdinand Vanay, greffier en la cause X\_\_\_\_\_, recourante, représentée par Maître M\_\_\_\_\_ contre CONSEIL D'ÉTAT DU CANTON DU VALAIS, autorité attaquée, et COMMUNE DE N\_\_\_\_\_, autre autorité, dans l'affaire qui oppose la recourante à Y\_\_\_\_\_, représentée par Maître O\_\_\_\_\_ (droit des constructions, transformation d'un

## **Erwägungen**

### **E. 1**

Le recours est recevable (art. 72, 78 let. a, 80 al. 1 let. b-c, 46 et 48 de la loi du

### **E. 6**

octobre 1976 sur la procédure et la juridiction administratives – LPJA ; RS/VS 172.6). Copropriétaire d'un mayen sis à proximité immédiate de celui de Y\_\_\_\_\_, la recourante est spécialement touchée par la décision du Conseil d'Etat qui confirme la légalité du permis de bâtir délivré à la prénommée par la commune de N\_\_\_\_\_ ; elle a qualité pour agir (art. 80 al. 1 let. a et 44 al. 1 let. a LPJA). 2.1 Faisant usage d'un droit que la loi leur reconnaît (art. 80 al. 1 let. d, 56 al. 1 et 17 al. 2 LPJA), les parties sollicitent l'administration de plusieurs moyens de preuve. La prise en considération de moyens de preuve suppose que ceux-ci apparaissent utiles à l'établissement des faits pertinents. L'autorité de décision peut donc se livrer à une appréciation anticipée de l'utilité du moyen de preuve offert et renoncer à l'administrer lorsque le fait dont les parties veulent établir la réalité n'est pas important pour la solution du cas, lorsque sa preuve résulte déjà de constatations versées au dossier ou lorsqu'elle arrive à la conclusion que ces preuves ne sont pas décisives pour la solution du litige, voire qu'elles ne pourraient l'amener à modifier son opinion (ATF 140 I 285 consid. 6.3.1, 130 II 425 consid. 2.1 et la jurisprudence citée ; RVJ 2009 p. 49 consid. 3b). 2.2 Le Conseil d'Etat a déposé céans le dossier de la cause, incluant celui de la commune de N\_\_\_\_\_ ; la requête des parties en ce sens est donc satisfaite. Celles-ci sollicitent aussi leur propre interrogatoire. La Cour relève qu'elles ont eu plusieurs fois l'opportunité d'exposer par écrit leurs arguments dans le cadre de l'instruction. Dans ce litige dominé par la procédure écrite, les interrogatoires proposés apparaissent ainsi superflus. Il est rappelé, à toutes fins utiles, que les garanties minimales en matière de droit d'être entendu découlant de l'article 29 alinéa 2 Cst. ne comprennent en principe pas le droit d'être entendu oralement (ATF 134 I 140 consid. 5.3, arrêt du Tribunal fédéral 2C\_789/2014 du 20 février 2015 consid. 4.2). L'inspection des lieux, que les deux parties proposent, n'apparaît pas non plus utile, le litige pouvant être tranché sur la base des plans et photographies qui permettent de se représenter les lieux. Enfin, la Cour renonce à donner

suite aux autres offres de preuve formulées par la recourante (expertises, édition de photographies et de documents relatifs aux rénovations antérieures du mayen de la constructrice, dépôt de préavis de

- 9 - l'OCF et de dossiers d'autorisation de construire à N\_\_\_\_\_), vu l'issue de la cause et le sort des griefs que ces moyens sont censés étayer (cf. infra consid. 5 à 7). 3. L'affaire concerne un projet de transformation d'un mayen à A\_\_\_\_\_, dans la zone des mayens. Le Conseil d'Etat a confirmé, moyennant compléments, la validité du permis de bâtir délivré par la commune de N\_\_\_\_\_, décision que la recourante, copropriétaire d'un mayen sis à proximité immédiate, conteste céans. 4.1 Sur le fond, la recourante invoque d'abord une constatation inexacte ou incomplète des faits pertinents. Elle reproche au Conseil d'Etat de n'avoir pas tenu compte du fait que les travaux projetés concernaient une construction qui ne tenait pas la distance minimale à la limite et entre bâtiments. De même, n'aurait pas été pris en considération le fait que le mayen à transformer se situe au sud de sa propriété n° xxx2 et, qu'après surélévation, il dominerait son habitation d'au moins 23 cm. 4.2 La situation de proximité des deux mayens concernés ressort clairement des plans et photographies au dossier. L'autorité précédente n'a manifestement pas méconnu dite situation de fait, qui est évidente. Elle n'en a cependant pas tiré les conséquences et solutions juridiques que la recourante voudrait voir appliquer en l'espèce, à savoir l'illégalité du permis de bâtir délivré dans ces circonstances, sans l'accord de tous propriétaires voisins ou sans la constitution préalable d'une servitude, et la péjoration de sa situation de propriétaire voisine, situation qu'elle considère comme acquise. Ces éléments, qui ne relèvent pas de la constatation des faits, mais de l'application du droit, seront examinés dans les considérants qui suivent. De même, l'interprétation du préavis de la Sous-commission et la portée que lui a donnée le Conseil d'Etat, en s'appuyant sur certaines conclusions plutôt que d'autres, concernent avant tout une question de droit. Le grief de constatation inexacte ou incomplète des faits pertinents est donc à rejeter. 5.1 Ensuite, X\_\_\_\_\_ invoque une violation des articles 10 et 22 LC et 97 RCC. Elle relève que son mayen est distant de celui de Y\_\_\_\_\_ de moins d'un mètre et soutient que les règles légales sur les distances n'ont pas été respectées, de même que l'article 3 alinéa 2 LC protégeant ses droits acquis. 5.2 L'article 10 LC définit les notions de distance à la limite et de distance entre bâtiments. La distance à la limite est ainsi la distance horizontale la plus courte entre la façade et la limite du fonds (al. 1), tandis que la distance entre bâtiments est la distance horizontale la plus courte entre deux bâtiments et correspond à la somme des distances légales par rapport à la limite (al. 2). L'article 22 LC fixe des règles à res-

- 10 - pecter en matière de calcul des distances. Il prévoit notamment que la distance à la limite doit égaler le tiers de la hauteur des façades, mais atteindre au minimum 3 m à partir de chaque point de façade (al. 1). Au niveau du droit communal, le tableau annexé auquel renvoie l'article 97 alinéa 2 RCC ne fixe aucune distance à respecter dans la zone des mayens, dont les caractéristiques sont réglementées aux articles 114 RCC et 27 à 30 LcAT. L'article 3 LC prévoit que les constructions existantes réalisées conformément au droit antérieur, mais devenues contraires aux plans ou aux prescriptions en vigueur peuvent être entretenues et modernisées, transformées ou agrandies pour autant que les travaux n'engendrent pas une aggravation de leur non-conformité au droit (al. 1). Les constructions non conformes aux nouvelles prescriptions ou aux nouveaux plans ne doivent être adaptées que lorsque la loi ou le RCC le prévoit expressément, ou lorsque l'adaptation est imposée dans le but de préserver l'ordre public (al. 2). Demeurent réservées la législation spéciale et

les dispositions communales qui règlent la situation acquise pour les cas spéciaux prévus par le droit communal des constructions (al. 3). 5.3 En droit des constructions, les règles de distances tendent à concrétiser des standards minimaux de sécurité, d'hygiène et de confort : les bâtiments doivent, en principe, être entourés d'un espace libre, de manière à diminuer le risque d'incendie, à protéger la vie privée, à disposer d'une lumière du jour suffisante et à éviter, dans une certaine mesure, à leurs résidents les conséquences de la densification de la population (cf. RVJ 2004 p. 38 consid. 2.1, ACDP A1 13 318 du 20 novembre 2013 consid. 3.2 et A1 12 41 du 15 juin 2012 consid. 5a ; Zen-Ruffinen/Guy-Ecabert, Aménagement du territoire, construction, expropriation, Neuchâtel 2001, n° 857). Afin d'atteindre ces standards minimaux, ces règles doivent être respectées dans toutes les zones où sont implantées des constructions, y compris en zone agricole. La Cour ne voit aucune raison de ne pas appliquer ces règles dans la zone des mayens également. En effet, les considérations liées à la sécurité, à l'hygiène et au confort doivent aussi être prises en considération dans cette zone qui comprend des constructions traditionnelles et dont l'utilisation est partagée entre l'agriculture et la détente (art. 27 al. 2 LcAT et 114 let. a RCC) ; il y a un intérêt manifeste en ce sens. Quoi qu'en dise la constructrice, les prescriptions de distances doivent donc être respectées lors de la rénovation ou de la transformation d'une construction en zone des mayens. Les dispositions régissant cette zone n'excluent d'ailleurs nullement l'application des règles de distances à la limite ou entre bâtiments, lesquelles n'empêchent pas tous travaux de réfection ou d'agrandissement. A ce sujet, il faut souligner que

- 11 - cette réglementation de la zone des mayens n'envisage des agrandissements modérés que dans un cadre éventuel et à de strictes conditions (art. 28 al. 2 let. b LcAT et 114 let. e RCC) ; avant tout, elle prescrit de sauvegarder et de conserver en l'état l'identité et le volume de l'ouvrage d'origine (art. 27 al. 1 et 28 al. 2 LcAT, art. 114 let. d RCC, vade-mecum ch. 3.3.1). Dans ces conditions, les limites que poserait l'application des règles de distances aux possibilités d'agrandir des ouvrages existants en zone des mayens ne sont nullement contraires au but de cette zone, bien au contraire. Lorsque les anciennes constructions sont regroupées à faible distance les unes des autres, comme c'est le cas à A\_\_\_\_\_, le non-respect des règles de distances n'exclut pas d'emblée tout projet de transformation. Simplement, celui-ci devra être examiné non seulement à l'aune des prescriptions de la zone des mayens (art. 27 à 3 LcAT et 114 RCC ; cf. infra consid. 6), mais aussi conformément à ce qu'autorise la réglementation sur les droits acquis (art. 3 LC et 126 RCC ; cf. infra consid. 5.4). 5.4.1 In casu, il est constant que le mayen de Y\_\_\_\_\_ se trouve à quelque 50 cm de la limite qui sépare son fonds de celui de la recourante et que les deux mayens ne sont distants que de 1 m environ. L'ouvrage à transformer ne tient donc ni la distance minimale de 3 m à la limite ni celle de 6 m entre les bâtiments (art. 10 et 22 al. 1 LC). Cela étant, conformément à l'article 3 alinéa 1 LC, les travaux projetés par la prénommée sur son mayen ne peuvent être autorisés qu'à la condition qu'ils n'engendrent pas une aggravation de la situation non conforme au droit qui caractérise cet ouvrage. Cette disposition protège une construction dans son état au moment où entrent en application des dispositions nouvelles plus restrictives. 5.4.2 En vertu de cette garantie, le propriétaire peut conserver son bien, le moderniser, voire le transformer ou l'agrandir, nonobstant sa non-conformité au droit nouveau, et donc en dépit du fait qu'il compromet la réalisation des objectifs d'intérêt public que poursuit le législateur en posant des règles plus restrictives que les anciennes. Sous cet angle, il faut logiquement penser qu'un bâtiment ou une installation deviennent non conformes au droit tant parce qu'ils ne

satisfont pas à ces réquisits d'ordre matériel qu'en raison du fait qu'ils lèsent (ou lèsent davantage) des intérêts généraux ou privés que ces réquisits (nouveaux) doivent sauvegarder mieux que le droit antérieur. Attendu qu'on ne peut, en réalité, guère dissocier le contenu d'une norme de la fonction que lui assigne le législateur, si un bâtiment ou une construction n'est plus conforme à une disposition nouvelle qui tend à protéger le voisinage, l'aggravation de cette non-conformité ne peut rationnellement s'apprécier en faisant abstraction des immissions ou inconvénients supplémentaires que les travaux énumérés à l'article 3 alinéa 1 LC cau-

- 12 - seront objectivement aux fonds voisins (ACDP A1 15 47 du 9 juin 2015 consid. 3.1 et la référence citée ; ACDP A1 11 224 du 14 septembre 2012 consid. 6). 5.4.3 La recourante prétend que la surélévation du mayen de Y\_\_\_\_\_ contrevient à la réglementation sur les droits acquis. Il est exact que la distance minimale à la limite dépend de la hauteur des façades : elle doit égaler le tiers de cette hauteur, mais atteindre au minimum 3 m à partir de chaque point de façade (art. 22 al. 1 LC). Il s'ensuit que surélever un ouvrage ne tenant pas la distance à la limite revient à aggraver sa situation illégale puisque, de par la loi, plus les façades d'un bâtiment sont hautes, plus celui-ci doit être éloigné de la limite. En l'occurrence, cette surélévation n'est pas anodine. En l'état, la façade nord du mayen à transformer, qui fait face à la propriété de la recourante, atteint une hauteur supérieure à 5 m. La surélévation de deux épaisseurs de madrier supplémentaires ajoutera quelque 40 cm à cette hauteur de façade, tandis que les travaux de réfection du toit l'augmenteront encore d'environ 20 cm (cf. plan approuvé). La hauteur de la façade nord projetée, calculée à l'aplomb depuis le niveau du terrain naturel jusqu'à l'intersection avec la ligne supérieure de toiture (cf. définition de la hauteur des façades figurant dans le glossaire annexé à l'OC et croquis n° 7), atteindra ainsi plus de 5 m 60. Dans ces conditions, la Cour doit admettre que la surélévation du mayen de Y\_\_\_\_\_ engendre, de fait, une aggravation de la situation non conforme au droit de ce bâtiment. De par la configuration regroupée des mayens à A\_\_\_\_\_, les objectifs de sécurité, d'hygiène et de confort – sous-jacents à ces restrictions au droit de bâtir que constituent les règles sur les distances – sont déjà notablement mis à mal. Si les travaux de surélévation projetés par la prénommée étaient réalisés, le mayen porterait une atteinte encore plus forte qu'auparavant à la réalisation desdits objectifs, qui sont autant d'intérêt public que privé. La recourante évoque, d'ailleurs, des pertes d'ensoleillement et de lumière, ainsi qu'une augmentation de l'humidité sur la façade sud de son mayen, autant d'inconvénients que le respect des règles sur les distances tend à éviter. Contrevenant ainsi à l'article 3 alinéa 1 LC, le projet de surélévation du mayen que conteste la recourante ne pouvait pas être autorisé. Pour ce motif déjà, le recours doit être admis et la décision du Conseil d'Etat annulée.

### **E. 6.1**

La recourante soutient aussi que la décision du Conseil d'Etat viole la réglementation de la zone des mayens (art. 27 ss LcAT et 114 RCC), ainsi que les prescriptions du vade-mecum, car la surélévation du toit et l'augmentation de la hauteur du niveau inférieur (en abaissant le niveau du sol) sont des travaux qui n'ont pas vocation à rendre le mayen habitable, mais uniquement à en améliorer le confort. Elle reproche à

- 13 - l'exécutif cantonal d'avoir négligé l'examen de cette question de droit, en s'appuyant uniquement sur le préavis de la Sous-commission pour conclure à la régularité du permis de bâtir.

## **E. 6.2**

L'article 28 LcAT règle les possibilités de réfection d'ouvrages existants dans la zone des mayens. Le premier alinéa prévoit que la rénovation, la transformation partielle ou la reconstruction de bâtiments et d'installations existantes sont autorisées dans la mesure où ces travaux sont compatibles avec les exigences majeures de l'aménagement du territoire. L'alinéa 3 précise que les transformations et les reconstructions exerçant des effets préjudiciables importants sur l'utilisation du sol, l'équipement ou l'environnement sont incompatibles avec lesdites exigences. En outre, selon l'alinéa 2, une transformation est réputée partielle, lorsque le volume et l'aspect extérieur sont conservés pour l'essentiel ; sont notamment considérées comme tels les transformations dans le volume existant, le changement d'affectation de bâtiments ou de parties de bâtiments, ainsi que l'agrandissement modéré d'un ouvrage, qui permet à la population indigène de séjourner dans des conditions adaptées aux besoins de l'habitat (al. 2). L'article 114 lettre e RCC prévoit une réglementation similaire.

## **E. 6.3**

A l'examen du plan approuvé, la Cour remarque qu'en l'état, l'espace à vivre se situe au niveau de l'étage où ont été aménagées trois chambres, une cuisine et une douche/WC. La hauteur de cet étage à la sablière est de 1 m 82, tandis que le niveau du galetas est coté à 2 m 10 au-dessus de celui de l'étage. La constructrice évoque ceans une hauteur habitable d'environ 2 m 00 (cf. réponse du 18 mars 2015 p. 7 s.). Cette hauteur d'étage apparaît suffisante pour permettre l'utilisation du mayen à des fins de détente ou d'habitat occasionnel. Les différentes pièces peuvent en effet être utilisées conformément à leur destination sans inconvénients majeurs, comme cela a d'ailleurs été le cas durant de nombreuses années. En réalité, la surélévation du mayen vise, avant tout, à permettre l'aménagement d'une chambre sous les combles et à utiliser l'espace ainsi dégagé à l'étage pour y créer un séjour. C'est le lieu de souligner que la zone des mayens n'a pas vocation à accueillir des habitations dont l'espace à vivre et le niveau de confort pourraient être comparés à ceux que l'on trouve en zone à bâtir résidentielle ; elle n'est évidemment pas destinée à la résidence principale, le site de A\_\_\_\_\_ restant d'ailleurs inaccessible par la route en hiver. L'intention de la constructrice et de son époux de passer plus de temps dans ce mayen à l'avenir et leur volonté d'en améliorer le confort ne peut donc pas justifier la surélévation de l'ouvrage. Cela est d'autant moins le cas que, s'ils souhaitent augmenter la hauteur à disposition au niveau de l'étage, ils ont la possibilité de réduire la taille du

- 14 - galetas, voire de le supprimer, solution respectant le gabarit de cet ancien rural.

L'agrandissement projeté en dehors du volume existant va ainsi au-delà de ce qui est nécessaire afin de permettre aux résidents de séjourner dans des conditions adaptées aux besoins de l'habitat, au sens de l'article 28 alinéa 2 LcAT.

## **E. 6.4**

Légèrement enterré, le premier niveau s'articule à l'intérieur du socle en maçonnerie. Il comprend un local technique et deux réduits ou bûchers. Sa hauteur est variable, selon les dires de la constructrice, mais avoisine 1 m 75 à teneur du plan approuvé. Le projet prévoit une réorganisation des surfaces en trois espaces relativement petits (cave, local technique, réduit pour matériel de jardin) et un quatrième plus grand, destiné à l'usage d'atelier, de réduit et de bûcher. Il est aussi prévu d'abaisser le niveau du sol d'environ 25 cm, point que conteste la recourante en arguant qu'il s'agit d'un aménagement qui n'est pas indispensable

à l'usage de ces locaux non habitables. A la différence de la surélévation du mayen, ces travaux d'abaissement du niveau du sol ne créent pas une aggravation de la situation non-conforme au droit de l'ouvrage. La réglementation sur les droits acquis (cf. supra consid. 5.2 et 5.3) ne s'oppose donc pas auxdits travaux qui n'ont aucun impact sur l'aspect extérieur du mayen. Ceci dit, il reste que cet abaissement du niveau du sol crée un agrandissement qui prend place en dehors du volume existant, ce qui devrait être en principe évité en zone des mayens. Ces travaux n'apparaissent en outre pas justifiés par les besoins liés à une utilisation du mayen qui soit conforme à sa destination de lieu de détente et de séjour occasionnel. En effet, la constructrice n'indique en particulier pas que les installations techniques nécessiteraient une augmentation de la hauteur de ce niveau. Quant aux diverses surfaces de rangement et de stockage (cave, réduit, bûcher), elles peuvent être employées dans ce but nonobstant la hauteur de 1 m 75. Enfin, l'utilisation d'une partie de ce niveau en guise d'atelier ne pourrait pas justifier l'agrandissement projeté, cette activité manuelle ou artistique quelle qu'elle soit n'entrant pas dans les besoins qui peuvent être reconnus pour l'utilisation du mayen. Il en découle que ces travaux d'abaissement du niveau du sol ne devraient pas non plus être autorisés.

#### **E. 6.5**

Il est à noter que le préavis de la Sous-commission examine la compatibilité du projet avec les objectifs de protection du site de A\_\_\_\_\_. Comme cette autorité le mentionne, son préavis s'attache à préciser « si, selon les critères retenus pour la qualification d'un site, la réalisation envisagée est pertinente et si la valeur historique du bâtiment et du site est altérée par le projet de surélévation » (cf. préavis, 2e phrase). C'est avant tout la question du respect de l'identité architecturale de l'ouvrage et de la valeur du site qui sont soumis à son appréciation. Autre est la question de savoir si le

- 15 - projet respecte les règles légales qui régissent la zone des mayens et qu'il revient à l'autorité chargée d'appliquer le droit public des constructions de trancher. La solution de l'espèce, qui refuse d'autoriser un projet qui, par ailleurs, ne compromet pas fortement l'aspect du site et n'altère pas significativement la valeur patrimoniale de l'ancien rural, n'est ainsi nullement contradictoire. De même, les arguments de la constructrice, qui tablent sur le respect de ces éléments de protection du site ou qui relèvent que le gabarit du mayen à transformer est inférieur à celui des constructions qui l'entourent, ne sont pas suffisants pour conclure à la légalité des agrandissements projetés. En d'autres termes, le fait que les mayens voisins de celui de Y\_\_\_\_\_ disposent d'un volume originel supérieur ne fonde pas un droit pour la prénommée d'agrandir sa construction.

#### **E. 7**

Attendu ce qui précède, la décision du Conseil d'Etat, qui s'est substituée à celle de la commune de N\_\_\_\_\_ délivrant le permis de bâtir, doit être annulée. Cette issue fait droit aux conclusions principales de la recourante, sans qu'il soit nécessaire, ni même utile, de trancher les griefs de violation du droit d'être entendu, d'inégalité de traitement et de violation de l'article 75b Cst. qu'elle invoque encore. De plus, elle prive d'objet les conclusions subsidiaires formulées dans le recours, qui n'ont pas non plus à être discutées.

8.1 Le recours est admis et la décision du Conseil d'Etat annulée (art. 80 al. 1 let. e et 60 al. 1 LPJA). 8.2 Vu l'issue du litige, les frais de la cause sont mis à la charge de Y\_\_\_\_\_ (art. 89 al. 1 LPJA), qui n'a pas droit à des dépens (art. 91 al. 1 a contrario LPJA). Celle-ci devra en outre supporter les frais de 600 fr. requis par le Conseil d'Etat et versera à la

recourante, qui a pris une conclusion dans ce sens et obtient gain de cause, une indemnité pour ses dépens. 8.3 Sur le vu des principes de la couverture des frais et de l'équivalence, et compte tenu des critères d'appréciation et des limites des articles 13 alinéa 1 et 25 de la loi du

**E. 11**

février 2009 fixant le tarif des frais et dépens devant les autorités judiciaires ou administratives (LTar ; RS/VS 173.8), l'émolument de justice est fixé à 1500 fr., débours compris (art. 11 LTar). Les dépens dus par Y\_\_\_\_\_ à X\_\_\_\_\_ sont arrêtés de manière globale à 2800 fr. pour les deux instances. Ce montant tient compte du travail effectué par le mandataire de la prénommée, qui a consisté principalement à la rédaction des deux mémoires de recours (respectivement 11 et 30 pages) et de plusieurs déterminations (art. 91 al. 1 LPJA et 4, 27, 37 al. 2 et 39 LTar).

- 16 -

Prononce

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.